

nihilisme ; et elle souligne bien que Nietzsche avait entrevu une autre forme de vie affirmative et joyeuse (p. 455). Mais il semble qu'elle raisonne ici comme un professeur humaniste du XIX^e siècle attardé au XX^e. En fait, elle ne tient aucun compte de la sacralisation du corps dans la vision sportive et californienne du monde. Le nihilisme contemporain vient de l'incapacité de dépasser l'immédiateté du désir et de l'effort physique. André Gide, littéraire jusqu'au bout des ongles, avait vu le danger du sport pour la pensée. C'est cette religion du champion sportif que Hegel a analysée dans les pages de la *Phénoménologie de l'esprit* consacrées à l'« œuvre d'art vivante », et dont il a montré qu'elle ne parvenait pas à ordonner la vie et à évaluer le monde. Le narcissisme contemporain est l'aspect extérieur de ce nihilisme que critique M. Nussbaum. La perdurance de la structure du « récit » dans la littérature est signe que le nihilisme n'a pas nécessairement le dernier mot.

La position de M. Nussbaum n'est pas dogmatique ; elle écrit : « notre réflexion sur la profondeur des émotions chrétiennes dans la construction de nos formes narratives suggère, au moins, que nous devons garder bien vivant le côté théorique et critique de l'entreprise [philosophique ?] et soumettre les émotions à l'examen rationnel » (p. 460). Assurément, ce recueil d'articles donnera à réfléchir à tous les philosophes qui lisent des romans et aiment le théâtre. Même si l'analyse est fragmentaire, partielle et touffue, elle a le mérite de reposer sur des études précises, sans jamais théoriser à vide. Avec M. Nussbaum, nous sommes « dans la chose même ».

Jean-Louis VIEILLARD-BARON

Olivier Schefer, *Novalis*, Paris, Le Félin, 2011, 277 pages (coll. « Les marches du temps »), 25 €.

Voici le premier ouvrage complet sur l'œuvre trop négligée de Novalis, telle que les travaux les plus récents la donnent à connaître. On disposait d'indications dans les études de Xavier Tilliette, de Roger Ayrault (1969), dans deux chapitres de mon *Hegel et l'idéalisme allemand* (1999). Les bons petits livres de Spenlé (1904) et de Besset (1947) sont depuis longtemps épuisés. Olivier Schefer a consacré tous ses efforts à Novalis, qu'il a traduit (trois volumes) et commenté dans un autre ouvrage, *Poésie de l'infini. Novalis et la question esthétique* (Bruxelles, La Lettre volée, 2001). Il faut beaucoup de patience et de persévérance pour étudier Novalis, à cause de la forme fragmentée des idées philosophiques et de la diversité des tons de cet écrivain romantique. Ce livre est l'aboutissement de plusieurs décennies de travail philologique et de recherches esthétiques et philosophiques.

L'ouvrage se présente comme une biographie ; son plan chronologique permet de voir combien l'œuvre de Friedrich von Hardenberg, qui prit le pseudonyme de Novalis, est liée à sa vie. O. Schefer insiste sur le fait que la vie de Novalis est devenue un mythe romantique. Depuis son portrait par Ludwig Tieck jusqu'à Georg Lukács (en 1907), il a été représenté comme l'archétype du poète romantique allemand. Cette médaille vient de sa courte vie (1772-1801), et de ses courtes fiançailles, d'abord secrètes, puis officielles, avec une enfant de douze ans, Sophie von Kühn, morte de tuberculose à treize ans. O. Schefer nous donne tous les renseignements sur la mystérieuse Sophie et traduit un long fragment de journal intime. On pense à Schelling, qui, attiré par la fille Augusta, décédée elle aussi dans l'adolescence, épouse la mère, la fameuse Caroline Böhmer, qui meurt prématurément elle aussi,

et suscite un magnifique dialogue avec les esprits, *Clara*, inachevé et publié par le fils de Schelling après sa mort. Ce qui n'empêche pas Schelling de vivre une romance aux eaux de Pyrmont avec une jeune anglaise malade, Eliza Tapp. De la même façon Novalis, après avoir pleuré la mort de Sophie et l'avoir immortalisée en esprit, surmonte sa solitude et épouse Julie von Charpentier. On n'a pas encore étudié de près le sentiment amoureux chez les romantiques : il réserve des surprises, car il est à la fois intense et bien moins romanesque qu'on ne l'imagine. Le suicide de Werther a permis à Goethe, de vivre en pleine santé ses relations féminines. Le lien de l'amour, de la maladie et de la mort est évident, mais Novalis avait un caractère enjoué, extrêmement sociable. Ce romantique n'était ni sauvage, ni languissant.

Les rencontres décisives pour Novalis sont Schiller, Schelling et Friedrich Schlegel. De là dérive son aptitude à la pensée scientifique (il suit les cours de l'école des mines de Freiberg) et à la philosophie spéculative. On peut suivre, au fil des chapitres, le rapport de Novalis avec l'*Athenäum* de August-Wilhelm et Friedrich Schlegel, revue révolutionnaire qui propose un espace littéraire caractérisé par une « insolence sublime » (p. 161). Nul n'a été plus loin que Novalis dans le rapprochement entre philosophie et poésie : la poésie est pour lui « la clef de la philosophie » ; toute connaissance doit être « poétisée ». De là deux volets de son œuvre théorique : la dimension d'utopie politique (p. 168) et la dimension encyclopédistique du *Brouillon général*, qui montre un grand respect de la diversité tout en s'inspirant de la logique combinatoire de Leibniz (p. 199) pour tisser un lien unificateur par un certain nombre de procédés explicatifs. O. Schefer met aussi en évidence la dimension religieuse de la pensée de Novalis, en commentant les *Cantiques spirituels* (chapitre XI), et en montrant l'ambivalence de son mysticisme, qui pourrait aisément retomber dans le matérialisme.

O. Schefer rappelle la critique du romantisme par Hegel, qui s'oppose au subjectivisme affectif et à sa religiosité, et il montre que le *Henri d'Offertingen*, anti-roman d'apprentissage, repose sur « une ivresse poétique intégrale et une levée des interdits » (p. 247). Schelling, après 1809, céda à la procrastination ; au contraire Novalis, souffrant de tuberculose chronique, est emporté dans une fuite en avant pour recréer la poésie toute entière. Les dernières années du poète-philosophe sont marquées par une sorte d'accélération générale (p. 255). Le foisonnement inventif de ses idées est remarquablement rendu par cette biographie intellectuelle complète dont la lecture en sera très profitable à tous.

Jean-Louis VIEILLARD-BARON

Robert Smadja, *De la littérature à la philosophie du sujet (Baudelaire, Henri Michaux, Thomas Mann, Faulkner)*, Paris, L'Harmattan, 2010, 288 p.

Cet ouvrage est un recueil d'études pointues sur de grands auteurs littéraires. Il se divise en trois parties, inégalement traitées. D'abord, la contrée des poètes : De Quincey, Nerval, Baudelaire, Henri Michaux, Dylan Thomas et Paul Valéry ; en deuxième partie, la contrée du roman est focalisée sur Thomas Mann et sur Faulkner (avec incursion autour de lui, chez Dostoïevski et Richard Millet). La troisième partie, plus courte, traite du problème du sujet. Ce parcours intéressera tous ceux qui cherchent de la philosophie dans les textes littéraires.

Jean-Louis VIEILLARD-BARON